

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 36

Artikel: Le "76"
Autor: Vernou, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouze

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



PAIFRESI ET LO CHARLATAN

L'ÉTAI l'autra demeinze pè Lozena, vè lo Tunnet. Lè dzein à barraque dâo payí s'étant baillí lo mot po lâi ìtre ti ein on iâdzo. Lâi avâi lè fenne que fant terí lè pipe, lè carrouset que lè tsevau vîrant ein riond, lè breinnon que sant quemet dâi naviot que vant decé delé qu'on derâi 'na clliotte que sè dègue-nautse, lè marchand de bescoumo et de coucon, dâi ménageri iô on vâi de cllião crouîte bîte que bisquant de pas pouâi no z'agaffâ tot cintiai, de cllião manège que lâi dîant dâi cirque et dâi mouî d'affère dinse. Et tot cein pioulâve, bramâve, fasâi on tredon et on détèrtin de la mè-tsanse, à assordolhî tote lè z'orolhie de tserrî à duve z'hâore à la rionda. Lè dzein l'étant tant serrâ qu'on arâi djurâ que voliâvant ti s'èbouif-fâ. Sè tsampâvant, piattâvant, dzelhîvant, sè cougnîvant quemet quand lâi a quieinze petit caïon appondu âi doze tètè de la trouîe. Voliâ-vant ti ìtre à la première reintse et sè troupâvant su lè pí, mè z'ami ! L'è que lâi avâi on charlatan que lão z'ein contâve, faillâi oure ! Lão desâi que pouâve fère dâi tor que nion que sâi pouâve fère, eintsarèhî (ensorceler) lè dzein et lè bîte, remettre lè gè ài faïe, fère saillí dâi beliet de banqua d'on moulin à vanâ et tot lo diâbllio et son train.

Vo pouâide bin peinsâ que Païfresí, que l'ètai on bocon à la bouna et courioe quemet... (vo séde prão cein qu'on dit)... l'ètai à dzaouâ per-que et à la première reintse. On lo vayâi du tot llien lo mor àovert, avoué sè tsausse pllieine de coppè et de tacon, son tsapí de fleutre et son gilet à mandze de grisetta. L'arâi bin voliu allâ vère dedein, mâ cotâve soixanta ceintimo et diabe l'erdzeint que l'avâi dein sa catsetta.

Tot d'on coup, vaitéc ion de la cabioûla ào charlatan que lâi fâ dinse, ein catson :

— Vin vâi avoué mè derrâi la capita.

Quand l'âi fûrant, l'hommo lâi dit dinse :

— Avoué tè cheveu rebouillí, su su que tè dîant Païfresí.

— Vo devenâ tot.

— Te voudrâi bin pouâi eintrâ dedein, po vère la reprèseintachon ?

— Oi !

— Mâ t'a min d'erdzeint ?

— Na !

— Eh bin ! tè ! Vaitéc onna pîce de cinq franc on étu nãovo, que tè baillô. Te pão allâ fère on tor et revení dein on quart d'hãora. T'eintrerí sein payí et quand lo charlatan lè redè-manderâ la pîce, te la lâi rebaiïler. M'a-to oiú ?

— Oi !

Païfresí, tot dzoïão, preind l'ètu nãovo, fâ onna vèryâ pè lo Tunnet et revint on quart d'hãora aprí. L'eintrè dedein iô lè dzein lâi sè eintètsîvant.

Lo charlatan fasâi de cllião truce que lè coo que l'étant quie lâi vayant rein que dâi z'èpeluc. Pouâve devenâ onna carta qu'on teríve dâo djú,

la bourlãve et pu sè trovãve tot citièra po fini, sein onna souplliãe.

Lão desâi assebin :

— Vo vãide clli l'ètiu nãovo. (On étu que resseimblliãve à clli que l'avâi Païfresí) Eh bin ! prrrt... l'è via, lo vu fère promenâ dein tota la compagni. Vo lo vãide pas, mâ mè lo vãio ! A-te que lo su lo tsapí de cllia galèza fèmallâ. Ora, lâi è pe rein, l'è deso lo pètãiru de clli monsu ! Prout... su lo pí de clli bouïbo... Euh ! mon Dieu, que vâ rido ! Ora l'è dein la fatta à clli Fresí que l'è à l'autro bet que l'a clli gilet à mandze de grisetta. Sein la meinta que vo dio. E-te veré ào pas, Fresí ? L'ètiu nãovo è-te dein voutra catsetta ?

Païfresí que vâi que lo vouètant ti repond dinse :

— L'è su que lâi ètai. Mâ l'è fé onna vèryâ ein carrouset et l'è bu 'no chopa. Lâi a pe rein que quatro franc veingt. Marc à Louis.

LE « 76 ».

AU-DESSUS de la petite ville de Tonnerre, et dominant la verte vallée de l'Armançon, le bourg d'Epineuil se tasse autour de son clocher massif. Des vignes l'enserrent jusqu'au pied des maisons; à perte de vue, depuis la rivière, en bas, fraîche et luisante, jusqu'à la lointaine lisière des bois sombres, tout en haut, les rangées de ceps noueux descendent le long des pentes, escaladent les flancs des cotéaux abrupts, sillonnent les plateaux, s'abritent dans les moindres replis du sol pierreux, et ce coin du Tonnerrois étale superbement sous le ciel de Bourgogne l'éternelle vigueur de ses vignobles aux crûs délicats et fins, un instant menacés par les épidémies exotiques, mais que le labeur tenace de ses habitants a revivifiés et rajeunis...

J'ai là un ami, un de ces alertes paysans enracinés à la vieille terre française: le père Alexandre, comme on l'appelle communément dans le pays, est un vigneron solide et droit malgré ses soixante-dix ans depuis longtemps sonnés, aux yeux bleus très clairs, aux lèvres rieuses et gourmandes sous la moustache grise épineuse et drue.

L'hospitalité du père Alexandre est célèbre dans la contrée, et j'ai gardé souvenir de certains festins plantureux et des truculentes agapes qui solennisaient les fêtes de famille, naissances, baptêmes ou mariages... enterrements et « bout de l'an » compris !

Un jour, — c'était à l'occasion d'une première communion d'un de ses petits-enfants — pendant que toute la tablée, fils et brus, descendance et arrière-descendance, s'abandonnaient à une joie bruyante vers la fin d'un dîner homérique, nous nous étions isolés, le père Alexandre et moi, dans des discussions sans fin. Le bon sens et les saillies de mon hôte donnaient habituellement à sa conversation une tournure expressive et un charme pittoresque qu'aiguisaient encore à ce moment les dégustations de crus de qualité.

Le brave homme se plaignait amèrement du dédain qu'on professe chez nous, depuis quelques années, pour le vin, le vrai vin de France... Il venait de déboucher, avec mille précautions, une vénérable bouteille et, l'ayant passée à ses voisins, après avoir à demi rempli mon verre et le sien :

— Pensez-vous, cousin, me dit-il, — en Bourgogne, l'amitié ne va pas sans un peu de cousinage, — pensez-vous que ce vin-là ait jamais fait tort à quelqu'un ?...

Et de sa main qui ne tremblait pas, il élevait, entre la lumière et son œil, le verre où la pourpre de l'Épineuil scintillait avec des reflets de rubis.

— Goûtez cela, ajouta-t-il, et dites-moi ce que vous pensez du vieux 76 de mon clos des Perrières ?

Sans être grand connaisseur, j'appréciai convenablement tout le velouté du 76, dont le goût de framboise fondait dans le palais, tiède et subtil...

— Un rayon de soleil dans l'estomac !... fit le père Alexandre, le verre rudement posé sur la table, après avoir bu lentement, selon le rite, en humant pour laisser s'évaporer le bouquet, en mieux saisir toutes les nuances.

— Croyez-moi, continua-t-il, le vin n'est pas seulement fait pour nos gaités et nos fêtes... Le vrai vin, le bon vin... ça rend meilleur !

Et comme je souriais, un peu incrédule, devant son enthousiasme :

— Vous ne me croyez pas ? dit-il... Eh bien ! tenez, c'est celui-là que nous venons de boire — il était plus jeune alors... et moi aussi ! — qui a empêché un homme de commettre un crime !...

Et voici l'histoire que, dans un fracas joyeux et au bruit des refrains de Bourgogne, me conta le vieux vigneron...

— Il y a une quarantaine d'années, mes garçons, étant encore trop jeunes, j'employais, pour m'aider à travailler mes vignes, des ouvriers que j'embauchais chaque année à la foire de Tonnerre.

Pendant longtemps j'avais gardé à la maison un grand gaillard, solide comme une paire de bœufs, assez bon ouvrier, mais forte tête, mauvais coucheur et cherchant noise à tout le monde.

C'était un Morvandau des environs de Château-Chinon, aux cheveux rouges, la figure criblée de tâches de son, avec de longues moustaches qui lui tombaient jusque sous le menton ; on l'appelait le Roussot...

Vous savez que je n'ai jamais été très dur envers mes « commis », comme nous disons en Bourgogne, et je patientai assez longtemps avec celui-là. Mais, un jour, il se montra si arrogant envers ma femme, que je me fâchai net; le Roussot me menaçait, leva son poing, un vrai maillet de bûcheron, et ma foi, je lui réglai son compte sur-le-champ. Heureusement qu'un voisin survint à ce moment-là, sans quoi nous passions, Catherine et moi, un mauvais quart d'heure.

Le Roussot sortit en jurant qu'il se vengerait. Pendant un mois, il resta dans le pays, cherchant une place ; mais personne ne voulut l'employer, et il quitta le village. On le rencontra alors de temps en temps, hâve et déguenillé, dans les bois des Fauconniers, qui jouxtent le terroir d'Epineuil.

Un matin, comme nous étions, mon nouveau commis et moi, à façonner une vigne à l'orée des bois, je l'aperçus qui, le poing tendu, me criait, dans son patois du Morvan :

— Tounàre te breule !... i' t'arrivera malheur, manant !...

Je haussai les épaules, et il disparut derrière les arbres.

A quelque temps de là, on baptisa Mathieu, mon dernier né, et ce fut, comme aujourd'hui, une grande fête à la maison. On mangea ferme et l'on but sec à la santé du marmot, puis, un peu après minuit, tout le monde s'alla coucher.

Ce soir-là, je n'avais nulle envie de dormir. Je me sentais tout heureux, comme attendri, et je restais seul, songeant qu'il y avait de bons moments dans la vie: nos vignes alors étaient en pleine prospérité et donnaient des récoltes comme on n'en voit plus guère aujourd'hui. Nous faisons de belles économies !

Les enfants étaient venus, assez nombreux, mais, Dieu merci ! tout le monde se portait bien à la maison, et je voyais l'avenir tout en rose en fumant une dernière pipe près de la lampe, les coudes sur la table où restaient encore des plateaux de desserts et des régiments de bouteilles... Peu à peu j'allais m'assoupir, quand un bruit me fit lever la tête... et je vis, juste en face de moi, par une fenêtre restée ouverte et qui donnait sur les champs, le Rousseau qui venait de sauter dans la pièce !... Il avait à la main un gourdin de cornouiller coupé dans les bois.

Je fus debout aussitôt et lui demandai :

— Que veux-tu, le Rousseau ?...

Je ne vous jure pas que ma voix ne tremblait pas un peu... Je ne suis guère peureux « arrié » ! mais ce sursaut, après la fête du jour et les pensées joyeuses de tout à l'heure, était bien fait pour me déconcerter, et j'avoue que je n'étais pas rassuré.

Comme aujourd'hui, nous avions dîné dans ce grand bâtiment isolé au fond de notre cour ; la table seule me séparait du Rousseau et, au moindre appel, au plus petit mouvement de fuite, je le sentais prêt à franchir l'obstacle pour sauter sur moi et m'assommer.

Il ne m'avait pas répondu, un peu essoufflé par l'effort qu'il venait de faire et, bien sûr que je ne pouvais lui échapper, il prenait son temps; ses mains longues et dures nouées sur son bâton, il me regardait avec des yeux qui luisaient comme ceux d'un loup à la chasse.

Je hasardai encore, en essayant de prendre un ton plus ferme :

— Allons, Pami, ce n'est pas une heure pour venir chez les gens !...

Je vis ses doigts serrer plus fort le bâton, et je cherchai du regard une arme quelconque, prêt à me défendre.

Mais il ne bougeait pas encore, indécis peut-être sur la façon dont il allait m'attaquer, et j'essayais de gagner du temps en tâchant de le faire causer... Son silence m'effrayait.

— Rousseau, tu vois, lui dis-je en lui montrant la table, c'était aujourd'hui le baptême du petit... Mais tu reviendras demain, mon garçon, si tu as quelque chose à me demander.

Je ne savais plus ce que je disais, et j'enfilais mes mots au hasard, pour entendre au moins le son d'une voix, en présence de cette brute muette et terrifiante qui, sans mot dire, pouvait m'écraser d'un coup de son bâton...

Il ne répondait toujours pas, mais, au moment où je lui avais montré la table, j'avais cru voir son regard me quitter pour errer un instant parmi les plats éventrés, les tartes et les crèmes.

— Tu as faim... ou soif, peut-être ? lui demandai-je. Ecoute, il y a là de quoi te rassasier... voici encore des bouteilles pleines. Bois un coup, le Rousseau et, après, nous nous expliquerons mieux !...

Cette fois, j'avais obtenu un résultat : ma proposition sembla lui agréer ; ses mains se détendirent, une convoitise brilla dans ses yeux... je me sentis presque sauvé, et comme je glissais vers lui un chateau de pain avec un fromage presque entier, il respira bruyamment, poussa une sorte de grognement de bête, et, son bâton posé à côté de lui, comme pour une partie remise, il s'affala sur une chaise et se mit à dévorer.

Vivement j'avais décacheté une bouteille, je lui versai un plein verre qu'il but avidement, la bouche pleine, et je lui laissai la bouteille à portée de sa main.

Nous ne parlions ni l'un ni l'autre, assis en face de lui, je regardais ses mâchoires aller et venir, broyer de gros morceaux de pain qu'il faisait passer avec de fortes lampées de mon 76. C'était alors un vin presque grenat auquel un « pineau » cuit par une année de plein soleil, avait donné un ton plus corsé qu'aujourd'hui, avec un bouquet qui embaumait, aussitôt le bouchon sauté... et peu à peu, je voyais la rude figure du Rousseau se transformer et s'adoucir, du rose monter aux pommettes de ses joues maigres et, soudain, de ses yeux tout à l'heure méchants, deux grosses larmes s'échappèrent...

— Ma grand'foi j'euree, dit-il enfin, qu'à fait de bien !... Nout'moncieu, ajouta-t-il devenu poli et doux, i faut m'pardonner, hé là ! depuis deux jours je n'ai ran mangé ! Et j'étais venu, oui... Tounàre me quitte !... j'étais venu pour vous tuer !...

— Et qu'est-il devenu votre assassin ? demandai-je au père Alexandre, encore ému par le souvenir de cette nuit.

— Ce Rousseau, malgré sa mauvaise tête, n'était pas un méchant garçon, me répondit le brave homme. Je débouchai une seconde bouteille, et nous trinquâmes tous les deux, pardi ! Et comme il m'avouait qu'il était sans famille et dans un dénûment complet, le 76 aidant, je fus pris de pitié et je m'engageai à lui donner du travail. Il est resté vingt ans à mon service et ne m'a jamais fait repentir de ma bonne action !...

Pierre Vernou.

Partage ingénieux. — Jeanne, as-tu partagé les tablettes de chocolat avec ton frère ?

— Oh ! oui, maman. J'ai mangé les bonbons et je lui ai donné les dévives. Il aime beaucoup lire !

Réponse intelligente. — Vous savez, ces champignons que vous venez de cueillir sont vénéneux.

— Oh ! ça ne fait rien ! C'est pas pour les manger, c'est pour les vendre !

LE GALETAS

LE galetas est proprement le royaume du rêve et de la solitude. Celui qui n'y a point passé, entre treize et vingt ans, de longues après-midi, tout seul, à s'abandonner à toutes les folies de son imagination, celui-là ne connaît pas toute la vie, il lui manquera toujours quelque chose, il n'aura pas ce refuge, ce domaine secret... Rappelez-vous, chers amis du *Conteur*, rappelez-vous certaines après-midi d'été où vous montiez, le cœur battant, vers cette pièce empoussiérée. Quel paradoxe, n'est-ce pas ? que d'aller chercher en été, sous ce toit ensoleillé, plus de chaleur encore ! Pourtant, vous n'hésitez pas. Une bouffée d'air vous accueillait, torride. Vous éprouviez un instant de douce défaillance. Et puis, vous entriez, pourtant, comme un nageur dans une onde bouillante, pour voir jusqu'où vous pouviez supporter cette touffeur de serre. Vous refermiez doucement la porte. Le chat, installé là depuis des heures, entr'ouvrait ses yeux longs et verts, puis les rabaisait, sans interrompre son ronronnement. Vous regardiez par la lucarne le paysage, méconnaissable d'être vu de cette hauteur. Il semblait irréel, disposé comme une estampe, et vibrant dans l'air lumineux. Les tuiles rouges des fermes du village semblaient des bouquets éclatants semés dans la verdure des arbres. Et l'on eût dit que chaque sentier s'allait perdre au bout du monde, une fois retombé derrière la colline.

Puis, votre regard abandonnait ce doux tableau et vous le reportiez sur le décor intérieur. Aucune mélancolie ne vous venait à contempler tous ces objets hétéroclites, achevant là leur pauvre destinée. Ce n'est pas à leur passé que vous étiez sensible, mais à ce qu'ils conservaient ici de vie et de charme. N'avez-vous pas rêvé, souvent, de les arranger de nouveau, de les disposer comme les meubles d'un salon baroque et décrépit où vous eussiez invité, idéalement, vos amis lointains ? N'avez-vous pas même, parfois, com-

mencé cet aménagement bizarre, accrochant sur le mur un vieux pastel, disposant sur la poutre une étoffe miteuse, drapant un châle exténué sur une selle qui boitait, ornée d'une statuette mutilée ?... Mais vous renonciez assez vite à ce travail, car la chaleur, trop forte, ne vous permettait plus vraiment que l'immobilité... et la lecture.

Alors, vous vous dirigiez vers les livres. En pile par terre, ou au fond de caisses défoncées, ils étaient comme des invalides, comme les ombres d'eux-mêmes. Dépareillés, déchirés, avec leurs feuilles manquantes, leurs trous, leurs piqûres et leurs pauvres sujets, ils appartenaient à cette littérature incertaine qui n'a plus d'amateurs et dont les maîtres semblent n'avoir jamais eu un nom en propre.

Romans d'aventures naïfs, voyages de jadis, poésies falotes, œuvres vagues et anonymes, pauvres choses sans forme et sans style, mais qui suffisaient pourtant à lancer votre rêverie dans un monde enchanté.

Ah ! qui dira ce que pouvaient opérer alors de transfiguration, sur une phrase médiocre, sur un mot au coin d'une page, le rayon de ce soleil oblique, la pesanteur de cette atmosphère saturée de la délicieuse odeur de la poussière !... C'était comme une magie. Le monde était à vous, rien ne paraissait impossible à l'immensité de votre désir adolescent. Quelle page lisiez-vous, au juste : celle du livre, vingt fois recommencée, ou celle, mille fois éblouissante, où une fée s'amusa à écrire l'histoire merveilleuse de votre avenir ? Jamais de telles heures ne reviennent, dans notre vie, jamais.

Toute solitude, plus tard, est un isolement, volontaire ou — tristesse ! — la privation des présences aimées. Mais ces moments de plénitude, tout près du ciel, pleins de paresse et de rêverie, ces moments où nous nous sentions réellement sûrs de la vie — quelle qu'elle fût !... Ah ! beauté de cette imprécision ! Comme on voudrait pouvoir revenir à cette liberté de l'âme, à cette vacance exquise du cœur et des sens !

Le galetas ! Jamais je ne prononce ce mot sans un serrement de cœur, comme si, tout à coup, une bouffée d'un ancien été soufflait à mon visage, me donnant envie de me coucher sur le parquet poussiéreux, respirant, comme une enivrante rose, l'arôme de sucre et de moisissure d'un vieux livre absurde et oublié.

F. M.

VOUS M'ÉCRIREZ CENT FOIS...

PAIRCE que, turbulents, les collégiens ont peuplé certain quartier de cris véhéments, on est venu et, d'une voix chargée de reproches, on a dit : « Pour demain, vous m'écrirez cent fois... »

Et les collégiens, troupe folle, sont rentrés chez eux, et, chacun, on a écrit, cent fois, une phrase où l'on enjoignait aux jeunes gens, eu égard aux bons principes reçus de leurs parents, à s'abstenir désormais de semer la panique sur leur passage. Ces cris, ils devaient le comprendre ! resteraient sans fruit : à l'avenir, ils promettaient de se souvenir. On leur avait dit : « Vous m'écrirez cent fois... »

Les collégiens grandiront, changeront, oublieront. Certains jours, ils sentiront, en eux, remonter leur jeunesse. Ils souhaiteront crier ce qui pèse sur leur cœur, comme au temps de l'accorte casquette ! Mais, cependant, sachant qu'ils sont des gentlemen, ils se tairont...

Vous m'écrirez cent fois !... L'ordonneront-ils à leur tour ? Auront-ils le désir que quelqu'un leur écrive cent fois ?... Le temps des amours venu, ils souriront, songeant : « Si je lui disais, demain, vous m'écrirez cent fois !... » Cent fois des tas de choses tendres, cent fois des tas de choses folles, de ces riens si importants qu'on se dit, quand on s'aime, et que, seuls, ceux qui aiment prennent plaisir à dire et à écrire, cent fois et même plus...

Vous m'écrirez cent fois, ma mie, que...

Non ! aujourd'hui, la cervelle des collégiens